

# Malraux a rêvé de la reine de Saba

► Valéry vu par Hervé Dumez – Lettres de Gide et de Maria van Rysselberghe.

Le 23 février 1934, André Malraux (photo) s'envolait d'Orly dans un avion Farman F291, disposant d'un seul moteur, mais puissant, un Gnôme et Rhône K7 de 300 cv, à destination de Djibouti, alors capitale de la Côte française des Somalis. Accompagné d'un ami aviateur et d'un mécanicien-navigant, il voulait retrouver la capitale de la mythique reine de Saba (approximativement le Yémen). Impressionnée par la réputation de sagesse du roi Salomon, elle se serait rendue à Jérusalem pour le rencontrer – rencontre dont... serait né un garçon, Ménélik, ancêtre de la dynastie des rois d'Éthiopie dont le dernier fut Haïlé Sélassié, que je me souviens avoir vu arriver en visite officielle à la Gare centrale de Bruxelles, et qui fut assassiné en 1975.

André Malraux, 33 ans, auréolé par le prix Goncourt que lui avait valu "La Condition humaine", était fasciné par la reine légendaire, une des rares dont se souviennent l'Antiquité, avec Sémiramis et Cléopâtre. Survolant des ruines perdues dans les sables d'Arabie, il décréta, sans être ni archéologue ni historien, qu'elles étaient celles de son palais.

Son aventure, périlleuse autant que farfelue, est minutieusement reconstituée par Jean-Claude Perrier. Deux ans plus tard, Malraux reprendra l'avion : mais, cette fois, pour faire la guerre en Espagne.

Hervé Dumez, chercheur au CNRS-Polytechnique, a imaginé l'autobiographie que Paul Valéry n'a pas écrite. Né à Sète en 1871, il fit des études médiocres et mena longtemps une carrière grise de fonctionnaire et de secrétaire d'un grand patron. Mais épris d'art et de littérature, fasciné par Mallarmé, Edgar Poe et Léonard de Vinci, il publia, dès 1896, "La Soirée avec Monsieur Teste".

Ce n'est qu'en 1917 que son poème "La Jeune Parque" le rendit célèbre. Il devint alors comme un "poète d'Etat" voué aux célébrations académiques. Ce qui lui valut bientôt un fauteuil à l'Académie française et une chaire de poétique au Collège de France.

Parallèlement, il consacrait les premières heures de ses journées à la rédaction de "Cahiers", 261 au total, destinés à ne paraître qu'après sa mort. On les trouve dans la Bibliothèque de la

Pléiade.

Hervé Ducz reconstitue avec bonheur à la première personne, et d'une belle écriture, cet itinéraire paradoxal. Un itinéraire jalonné par un mariage et des enfants, mais aussi des amours plus ou moins secrètes – Dumez lui fait écrire : "Je crois qu'on n'a jamais traité le sujet de la coexistence des amours". Un itinéraire marqué, d'autre part, par une incessante quête de pensées incisives et le ciselage de leur formulation. Dumez encore : "Mon ambition littéraire a toujours été l'écriture de précision, le contenu m'étant indifférent. Ou plutôt non : le contenu n'existe et ne compte qu'en ce qu'il appelle l'intervention d'une forme dans laquelle il puisse se couler et s'exprimer très exactement, qui puisse le créer". Tel quel ce petit livre me paraît une bonne introduction à un écrivain auquel Benoît Peeters a consacré une biographie sous le titre "Tenter de vivre".

Terminons par un document de poids : les 835 lettres qu'André Gide et Maria, l'épouse du peintre impressionniste Théo van Rysselberghe, ont échangées entre 1899 et la mort de l'écrivain en 1951. Un demi-siècle de correspondance fondée sur la compréhension, la culture et l'ouverture d'esprit de celle qu'on a appelée "La Petite dame". Elle fut, sans doute, la première confidente de ses goûts pour les jeunes garçons; la première à qui il révéla son amour pour un Marc Allégret de 17 ans. De la compréhension, il lui en fallut aussi lorsque Gide, qui avait voulu que Marc fit un enfant à sa fille Elisabeth, constatant leur échec, se substitua à son jeune ami : d'où la naissance de sa fille Catherine, au désarroi scandalisé de Théo...

A travers leurs lettres se découvre aussi la vie littéraire et politique à laquelle Gide fut mêlé : rencontres avec Claudel, Verhaeren, Rilke ou Malraux, voyages au Congo et en URSS, etc. Avant et après la Première Guerre, Gide vint souvent à Bruxelles : il logeait alors chez des amis, 286 chaussée de Vleurgat; Maria y logeait chez sa mère, 89 rue des Deux-Eglises.

Jacques Franck

André Malraux et la reine de Saba Jean-Claude Perrier / Ed. du Cerf / 176 pp., env. 14 €

Incertain Paul Valéry Hervé Dumez / Artéa / 128 pp., env. 17 €

Correspondance 1899-1959 André Gide – Maria van Rysselberghe / Gallimard / 1.166 pp., env. 40 €



REPORTERS